
XYZ. La revue de la nouvelle

Aurore sur Venise

Serge Cloutier



Number 61, Spring 2000

Nouvelles d'une page

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4249ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cloutier, S. (2000). Aurore sur Venise. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (61), 47–53.

Aurore sur Venise

Serge Cloutier

Le gris teintait l'eau et le ciel de Venise comme un immense lavis. Je n'avais pas choisi, ni plus ni moins que les autres, ce temps maussade sur la lagune et la pluie en fortes rafales sur la place Saint-Marc. Je me souviens d'avoir noyé mon chien par un temps pareil. Je ne le détestais pas mais dans son inconscience et une certaine nonchalance naturelle, il s'était bêtement laissé broyer par les roues d'un énorme camion sous lequel il roupillait. J'avais dû le foutre dans le jute d'un sac de patates, le soulever au-dessus du parapet du pont Blanc, chez moi, pour le regarder, bien lesté, couler lentement dans les flots bruyants de la rivière Saint-Louis.

Je ne sais pourquoi cette image me revint en mémoire au moment même que choisit Aurore pour me poser la question qui lui brûlait les lèvres depuis dix jours : « Tu sais, Pierre-Paul et moi, on aimerait bien connaître tous les membres du groupe, c'est pour cela qu'on... » J'ai fait la carpe pendant quelques secondes, puis j'ai laissé tomber mon prénom comme le corps de mon chien, juste là, devant elle dans le sombre *vaporetto* secoué par la vague. Il y a des jours comme celui-là où je ne suis guère sociable. J'étais resté à l'écart depuis le départ et m'en portais fort bien. J'ai manqué de volonté et ils ont ainsi pu, enfin, nommer le solitaire qui s'était joint à ce voyage organisé qui boufferait l'Europe en dix-neuf jours ouvrables et fériés. Mais je l'avoue tout de suite, quand elle a subrepticement disparu, on m'a questionné plus que les autres en raison de ce célibat et de ma gueule légèrement asymétrique.

Moi, c'est le pont des Soupirs qui m'attirait ce jour-là, je ne sais pourquoi. J'étais en rogne à cause d'une longue relation rompue sans animosité. Je ne m'étais vengé de personne. Je n'avais apaisé la moindre petite rancœur. Le débarcadère, un ponceau en pierre et là, juste à la hauteur de mes yeux, le pont des Soupirs. Des jeunes femmes à gauche et quelques baby-boomers dont je

suis. Bien que le boom ait été unique chez mes parents, il m'a laissé une belle carrure d'épaule et des cheveux sombres en légère rupture de stock. Un air peu engageant berçait jusqu'à ce matin pluvieux un certain anonymat que j'affectionnais en prenant seul mes aises sur un double siège de l'autocar. J'étais peut-être un peu à côté de mon corps et de ma tête, mais sans plus.

Par largesse, on nous avait accordé deux heures de visite libre. L'heure de retour à l'embarcadère avait tinté au sommet d'un campanile. Pierre-Paul était entouré de voyageurs qui s'agitaient. Ils se retournèrent pour me demander en chœur : « As-tu vu Aurore ? » Comme je déteste les tutoiements intempestifs, je suis resté de marbre, puis sous les regards, j'ai nié de la tête. La guide, Ula Becker, agita son boulier compteur. Elle fit défiler le groupe deux par deux, sauf moi, bien sûr. Elle me requestionna. Ce que je m'ennuyais ! Je n'avais tué personne bien qu'Aurore m'ait indisposé depuis le début avec son air trop viril et son petit mari servile qui la suivait comme un caniche. Celui-ci se plaignait un jour sur deux des toilettes européennes qui ne lui convenaient pas. La remarque de Pierre-Paul au groupe, ce matin-là, avait été : « Je n'ai fait que des gaz. » Il m'avait ainsi coupé l'appétit pour l'après-midi. En rêve, je l'avais déjà trucidé en lui coinçant la tête dans le trou de la dalle de toilette avant de lui lancer l'eau de la cuvette. J'aurais voulu faire de même pour Aurore, mais je ne pouvais moralement m'introduire dans les toilettes des dames.

Bon ! j'ai déjà jeté un chien à l'eau, coupé le cou à une poule à la demande de ma mère et gazé quelques chiots dans la grosse boîte reliée au camion des pompiers. Un voisin m'a demandé de l'aider à donner du gourdin aux deux portées de ses chattes tigrées, puis de les étaler pour voir si le compte y était. Et puis j'avoue que j'ai pris plaisir à regarder le boucher défoncer le crâne des vaches à coups de masse et égorger les cochons. À part la vision de quelques gros rats, la langue baveuse de sang, la tête bien coincée sous le ressort, je ne vois rien d'autre qui ait pu me forger une âme criminelle à l'adolescence. J'oubliais qu'à douze ans, j'avais achevé mon chien qui venait de se faire aplatis

l'arrière-train par une auto. J'avais fait comme mon père me l'avait toujours dit : « On ne laisse pas souffrir une bête. »



Qu'Aurore ait disparu dans quelques venelles, momentanément sans doute, ne m'émoustillait guère par ce piètre temps, indigne des Doges. Dans ces quelques décennies de vie, je n'avais connu que deux Aurore. L'enfant martyr sur pellicule ne m'avait guère ému. L'autre, d'un temps lointain, dont l'ami jouait si bien les mazurkas, m'apparaissait plus digne d'amitié.

Pierre-Paul, l'attristé, l'avait tout bêtement perdue de vue dans la longue queue face à la basilique. Autour de la guide, tout le monde parlait en même temps. Il fallait retarder le départ, la journée s'achevait. Le chauffeur de l'autocar attendrait, inquiet. On rentrerait tard à l'hôtel et le souper serait moins goûteux... Ula Becker décida qu'on resterait tous à l'abri d'une galerie marchande, sous le préau, le temps qu'il faudrait. Quelques murmures de mécontentement s'élevèrent pour être rabaissés au sol aussitôt. Quelle poisse !

Et si Pierre-Paul s'était libéré d'un fardeau, affranchi d'une domination ? Morte à Venise valait sans doute autant qu'être tombée d'un bateau au cours d'une excursion de pêche en Floride. Il y a des disparues qu'on ne retrouve jamais. Je me souvenais d'ailleurs très bien qu'il s'était informé, dès l'arrivée, de la profondeur de l'eau. Je lui avais traduit la réponse d'un capitaine : quatre mètres dans la lagune, deux dans les petits canaux.

Tout ça gâchait décidément ma promenade sous la bruine fine qui venait de succéder aux hallebardes. Malgré la consigne, je me suis éclipsé pour aller me rassasier du décor de la basilique. Sur le parvis, j'ai évité un groupe de Japonais qui « nikonnaient » à répétition. Des Britanniques à la Henry James entraient et sortaient en silence de l'autre mystérieux. Mon voisin de banc se gavait de Tchaïkovski dans ses écouteurs.

Le recueillement semble profiter des jours de pluie et la vie faire alors une petite halte. Je disparaîtrais et qu'y aurait-il de

changé en ce lieu aux centaines senteurs d'encens, à l'humidité marmoréenne? Je frissonnais un peu sous mon ciré à la mode. Ce frisson se perpétua lorsqu'en quittant les lieux à la suite d'un petit groupe de Français, j'entendis le guide raconter l'histoire du pont des Soupirs. Il était ainsi nommé parce que les disgraciés quittant le palais des Doges y gémissaient avant d'entrer dans la prison adjacente. Je suis allé voir de près les barreaux d'une solidité et d'un calibre à décourager tout limeur, qu'il le fût de métier. Et moi qui croyais naïvement que les amoureux venaient s'y susurrer quelques mots doux. Dans un sens, je peux dire qu'à ce moment précis cela m'arrangeait.

Comme dans les hôtels, nous étions souvent sept ou neuf à table; j'ai forcément dû entendre des conversations. Chacun avait sa petite raison d'être là. Certains jumelaient le voyage avec une rencontre: un fils étudiant à l'étranger, une fille travaillant en Suisse ou un parent en Italie. Pour plusieurs couples, il s'agissait clairement d'un voyage d'amoureux, une sorte de lune de miel à quarante-cinq dans la même limousine.



J'avais pour ma part une grande peine d'amour à noyer, un incommensurable chagrin. J'étais fort content qu'on ait remplacé Vérone et sa Juliette par Assise, car je sais si bien parler aux animaux. Mais pour Venise, j'aurais quand même aimé y aller d'un petit duo. Je le cherchais dans chaque femme que je croisais. C'est en me faisant cette réflexion que j'avais aperçu dans une flaque d'eau le fichu d'Aurore. Je le reconnus. Il y avait dessus de ces imprimés qui m'horripilent. Des motifs de « paisley » démodés qui vous donnent la nausée, des haut-le-cœur de narghilé. Je ne l'ai montré à personne. Je le lui aurais bien serré autour du cou lorsqu'elle tentait dans l'autocar de lancer des chansons à répondre. Ses vêtements démodés, son air inquisiteur, ses réponses toutes faites me la rendaient très antipathique. Son faire-valoir pitoyable renforçait ce sentiment. Son absence de tendresse envers ce Pierre-Paul m'amenait à une répulsion vivement ressen-

tie. Parfois, les poils de mes bras se hérissaient lorsque je la côtoyais.

Par compassion, je lui cherchais alors des qualités et je la regardais comme j'aime regarder les femmes belles ou moins jolies. Je cherche alors un point d'ancrage, une subtilité, ce qui fait son charme, pour que j'aie le goût de lui dire quelques mots gentils. Elle se tient bien droite. La mélancolie lui sied. Son long nez un peu cassé me fascine et m'attire. Elle a de vilains traits, mais une chevelure baudelairienne aux mers d'ébène et un parfum qui enfle la narine de ravissement. Je lui trouve des appâts là où je n'en trouvais guère jadis. Comment n'ai-je rien trouvé qui me rendit cette Aurore moins crépusculaire ?

Nos deux heures de visite libre furent anéanties par cette disparition importune qui acheva, semble-t-il, d'endeuiller le ciel.

Le syndrome de Stendhal n'avait pu m'atteindre à Florence en raison de la brièveté du séjour, car je n'avais guère eu le loisir de me laisser émouvoir par la statuaire des lieux. Mais à Venise, j'ai un peu craqué de ne pas être au bras d'une femme. Qu'elle m'ait laissé juste avant ce voyage qu'on aurait pu essayer de faire en amoureux ! Si Éros peut rendre fou d'amour à Venise, il m'avait empli d'une belle rage ce matin-là à l'embouchure du Grand Canal devant les noires gondoles ravagées par la pluie et les rares pigeons rampants. Ce n'est surtout pas une ville pour âme seule, du moins par mauvais temps.

On allait rater le retour à l'autocar sur l'estacade.

Ula Becker pensait appeler la police, ne savait pour une rare fois que faire. « Elle s'est peut-être égarée, avais-je lancé. Elle n'est tout de même pas tombée à l'eau ! » On me regarda comme si je l'y avais poussée. Ula nous demanda de faire des recherches par groupes de quatre, j'allai donc seul. À cinq heures pile, nous devions nous retrouver devant le palais ducal.

Je retournai où j'avais ramassé le carré de soie. Je fis un 360 degrés très méthodique et tentai de m'imaginer dans toutes sortes de situations, peur, agression, égarement soudain, où courrais-je ? Les pavés luisaient par intermittence de petites flèches d'or lancées par les quatre lunettes enluminées tout au haut de la basilique. La

pluie avait cessé. Un couple passa, étroitement enlacé. Je le suivis parce que ces amoureux dans la trentaine étaient beaux de leur greffe, comme deux rameaux de fleurs différentes et printanières sur le même pommier. Ils longèrent un édifice aux peintures écaillées puis disparurent derrière un minuscule porche d'hôtel.

□

Aurore, Sabine enlevée par quelques Vénitiens, traînée de force, pensai-je, dans un hôtel si minuscule que sa présence même était insoupçonnable. Mais non ! Elle en passait justement la porte. Je la vis recoiffer minutieusement ses mèches grises réparties en épis. Quel sourire elle avait ! Elle fit une moue sensuelle pour égaliser le rouge qu'elle venait d'étaler à la hâte sur ses lèvres. Je dus me cacher. Je ne vis l'homme que de dos lorsqu'il courut au premier *vaporetto* qui accostait. Je filai de loin la silhouette ondulante d'Aurore jusqu'à ce qu'elle rencontre un groupe de nos compagnes et compagnons.

D'étonnement, j'allai me mouiller les fesses sur une chaise en commandant un *caffè espresso* au garçon qui hésitait à sortir de son abri. J'étais, oserais-je l'avouer, un peu chamboulé par cette vision, mais d'une humeur soudainement plus gaie, comme vaincu par la Beauté. Je ne verrais plus Aurore de la même façon. Comme si l'amour prenait soudain le pas sur la trahison. C'était bizarre ce changement d'attitude de ma part. La magie des lieux lénifiait peut-être mon petit malheur personnel.

□

— Elle est revenue.

— Tant mieux ! Quelle frousse on a eue !

□

Elle raconta qu'elle s'était blessée à la cheville et qu'elle avait vainement cherché de l'aide, puis avait perdu son chemin, avait erré.

Que de petites notes à entrer dans les cahiers des commères qui tenaient les éphémérides du voyage ! Elles avaient du travail pour les neuf jours à venir. « On s'en souviendra de Venise », ajoutèrent en chœur deux maris qui s'ennuyaient visiblement en tous lieux depuis le début du voyage.

Et Pierre-Paul, pendu aux épaules d'Aurore, lui léchait le cou en pleurant. Ula Becker refit le compte au sortir du *vaporetto*. Dans le soir tombant, elle indiqua, d'un bras agité virilement, la route à suivre jusqu'à l'autocar.



Sur la première marche, j'ai croisé le regard de Patrick, le chauffeur, posé sur les lèvres entrouvertes d'Aurore.